

Elle fixe avec dépit la chose verdâtre au milieu de son assiette blanche, propre, nette. Immobile sur sa chaise, la jeune femme semble inanimée. Brutalement elle se lève et arrache avec hargne un bout de baguette. Quelle idée de se préparer du brocoli... Qui peut avoir envie de ce légume sans saveur ? Elle n'a pas même le courage de cuisiner autre chose. Elle tourne en rond, ne fait rien de sensé, semble préoccupée. Elle se sent seule. Seule dans cette cuisine triste, seule dans cet appartement, seule dans sa vie. Elle glisse une pomme dans son sac et sort de chez elle.

Adrien raccroche dans un soupir. Lui qui n'aime pas beaucoup cuisiner va encore devoir faire l'effort de trouver quelque chose de mangeable à servir ce soir à ses parents. En plus, ils sont au régime maintenant. Désespéré de trouver une recette qui satisfasse les lubies de ces prétendus végétariens, Adrien cherche quelles merveilles le net lui propose. Quelques photos de poissons et un haussement d'épaule désabusé plus tard, Adrien arrange du mieux qu'il le peut un maquereau à la vapeur avec du brocoli. Le dîner est absolument indigeste, tant par la conversation que par la nourriture, dont l'odeur tenace se répand dans tout l'appartement. Adrien n'est même pas réconforté par sa nuit, hanté par les effluves marines qui envahissent ses narines à chaque inspiration.

Le lendemain matin, fatigué, Adrien regarde son personnel avec des yeux de merlan frit. Le rédacteur en chef n'est pas inspiré et son humeur ne va pas en s'améliorant au cours de la réunion qui s'éternise. La chaleur du mois de juin se fait suffocante.

- Moi, je verrais bien un reportage spécial sur la diversité ! S'enthousiasme la dernière recrue, s'attirant les regards méprisants de ses congénères et les foudres du vice rédacteur en chef. Les journalistes penchent la tête sur leurs notes, mortifiés. Adrien attend patiemment que son collègue finisse, quitte sa partie de démineur et entre en scène :

- Calme-toi Jérôme, on va y arriver. Et leurs derniers trucs n'étaient pas si nuls finalement, vu comme c'était parti. Et si on lançait des suggestions productives ? Je vais pas passer ma nuit ici, moi !

Quelqu'un a enfin une idée qui les sort de leur torpeur. Chacun va écrire un thème d'émission et les rédacteurs tireront ensuite au sort. La chaîne locale de faits divers ne va sans doute pas battre des records de téléspectateurs, mais le choix des dossiers spéciaux est repoussé d'une semaine, au moins.

Le papier qu'Alice tire la laisse perplexe. Lequel de ses collègues a eu l'envie d'un reportage sur les moules ?

La jeune femme marche dans la rue, perdue dans des pensées à côté desquelles ses relations conflictuelles avec les brocolis semblent d'une banalité affligeante. L'idée d'aborder un poissonnier sur son sujet la fait presque rire d'avance : « Bonjour, que pensez-vous de l'évolution de la population des moules de nos jours ? » L'interview du commerçant parisien, ça sera pour plus tard. Elle rentre chez elle, se roule une cigarette... Une allumette consumée entre les doigts, elle reste hypnotisée par le doux ronflement de son ordinateur dans l'appartement silencieux. Les ressources de la Toile sont vite épuisées : quelques sites photographiques intéressants, des reportages de marins qui se sont pris pour Hemingway, des blogs de débutants truffés de fautes...

Le lendemain, Alice part écumer les étagères de la bibliothèque la plus proche. L'après-midi passe très lentement, sans pour autant qu'elle ait l'impression d'avancer. Elle change de bibliothèque, regarde les vidéos, ouvre les revues, parcourt les encyclopédies... Décidément, les moules n'ont passionné personne avant elle. Alice rentre plus intéressée par le goudron du trottoir que par tout ce qu'elle a lu dans la journée. En passant devant la poissonnerie, dépitée, fatiguée, elle se dit qu'elle n'a plus rien à perdre...

Accoudé au comptoir, il se perd dans ses pensées. La solitude le regarde, l'attend, l'embrasse. Personne ne franchit la porte de cette poissonnerie. Et quand l'ennui devient si fort qu'il l'empêche de divaguer, il change la disposition des algues qui dépassent du bac à poisson, s'imaginant un instant en décorateur paysagiste des fonds marins. Ou alors il passe la serpillère pour la énième fois, tout en espérant que des traces de pas viennent salir le sol luisant d'humidité. A chaque ombre qui traverse la rue, le fol espoir de rompre la monotonie le saisit vivement. Ah ! Ça y est cette fois ! Il se redresse, fier comme si c'était lui qui avait réussi à attirer la jeune fille qui rentre, hésitante. Il l'observe, décontenancée, faire le tour de la boutique, scruter les poissons. Il ne sait pas ce qu'elle fait, il ne sait pas quoi faire. Il se tortille, engoncé dans son nouveau polaire qui lui colle à la peau. Il réfléchit, ouvre la bouche pour prendre la parole et la referme, plusieurs fois. Enfin, il se rappelle des mots que prononce son collègue si engageant lorsqu'il n'est pas en congé :

- Vous... Vous désirez, enfin vous... voulez euh ... quelque chose ?

Elle le regarde un moment, une moue amusée sur le visage. Le silence s'étire, et ses infimes réflexes de sociabilité se rétractent.

- Oui. Je voudrais des moules. Mettez-en... 500 grammes par exemple.

Enfin. Il met ses gants, commence à servir et à laver les moules, se plongeant dans une routine rassurante. Mais, maintenant qu'elle a ouvert la bouche, il est vain d'espérer qu'elle s'arrête en si bon chemin.

- Elles viennent d'où vos moules ?

- Euh... Bassin d'Arcachon.

- Bien. Et comment elles se ramassent ?

De plus en plus perturbé par cette femme, il lui raconte les différents moyens de pêche des moules. Elle coupe brutalement court à la conversation.

- Merci pour ces informations... Mais je vais être franche avec vous. En fait, je vis très bien sans rien savoir sur ces machins. Mais voyez, on fait pas toujours ce qu'on veut. J'ai un

reportage sur les bras pour la fin de la semaine... Il faut que je trouve un truc vendeur à raconter sur les moules d'ici là. J'aimerais finir au plus vite, vous avez l'air de pas mal connaître ces charmantes bestioles et j'aurais voulu savoir si vous pouviez me donner votre numéro de téléphone pour que je puisse vous appeler si j'ai d'autres questions.

Elle reprend son souffle et lui tend un papier et un stylo. Sa main s'en empare machinalement, il note les 10 chiffres sans même réaliser combien la situation lui est inhabituelle. Elle le remercie et se dirige vers la porte. Lorsqu'elle se retourne, il ne voit qu'un sourire glacé et un regard plein de mépris.

Il ne reste qu'une seule moule dans le bac.

En rentrant, elle fait de la place pour son ordinateur, ouvre ses mails. Cet abruti d'Adrien lui en a envoyé trois, sans rien lui apporter de nouveau. Même protégée par son écran, elle est atteinte par la brutalité et l'ironie. Elle est prise d'une grande fatigue. Pourquoi ses phobies alimentaires, ces reportages stupides, ces gens démotivés, pourquoi son mépris des autres... Alice n'est certainement pas entrain de se remettre en question... Mais c'est comme si elle découvrait tout à coup combien sa vie était froide et sans saveur, comme les glaçons au fond de la caisse d'où elle sort les moules une par une. Elle tente de se souvenir des leçons que lui avait données son père, fait chauffer l'eau, cherche le vin blanc, les fines herbes... L'odeur du bouillon adoucit lentement son humeur morose. En attendant que ce soit prêt, elle se sert un verre de vin ; son regard se pose sur le numéro de téléphone gribouillé maladroitement. Sans qu'elle s'en aperçoive cela la fait sourire.

La moule rejoint ses congénères sur leur rocher. Jonas est satisfait. Il leur parle un peu, ajuste quelques algues. Il se demande s'il va passer la soirée à regarder ses fascinants mollusques lorsque le téléphone sonne. La voix d'Alice vient bouleverser ses projets.

- Écoutez, j'ai été un peu brutale tout à l'heure... Si vous pouviez m'aider un peu plus pour ce reportage, me fournir encore quelques informations... J'ai tenté d'arranger les moules du mieux que je pouvais, vous pourriez dîner chez moi...

Jonas se sent stupide, le téléphone en suspens dans sa main... Un faible « Très volontiers » s'échappe de sa gorge. Il ne pense même pas à lui demander son adresse.

- Vous m'appellerez en arrivant, je viendrai vous ouvrir. À tout à l'heure, alors.

Le trac le saisit lorsqu'il frappe à la porte. Alice lui ouvre en s'excusant et retourne à sa cuisine. « Venez, je vous sers un verre. » La désinvolture de cette femme, dont il ne peut s'empêcher de deviner les formes à travers le T-shirt large et fin, achève de le mettre mal à l'aise. Pourvu que ça finisse ; il n'aurait pas dû accepter...

Son regard s'arrête sur les bouteilles vides posées sur la table. Alice allume une énième cigarette. Elle ne pensait pas qu'il resterait si longtemps. Elle est encore surprise par l'épaisse couche de timidité de ce type. Pourtant la discussion a fini par être animée. Qu'elle puisse apprécier à ce point la présence de cet être torturé ne peut être dû qu'à son envahissant besoin de compagnie. Et le silence est à nouveau là, pernicieux, comme un fantôme qu'on ne déloge pas. Mais il lui semble que ce soir, il n'est plus le même... Ce n'est plus le silence de la solitude, c'est le calme doux après la vivacité du contact humain. Un être si éteint était pourtant la dernière personne chez qui elle pensait trouver une telle chaleur.

Alice est arrachée à sa rêverie par l'odieuse sonnerie du téléphone, pour entendre la non moins odieuse voix de son rédacteur en chef. Adrien a cru utile de lui rappeler qu'elle a un reportage à finir. Peut-être serait-il intéressant de simuler une interview, pour faire vivre un peu l'ensemble.

Et puis, ça lui donne une bonne raison pour revoir son poissonnier...

Lorsque Jonas pousse la porte de l'appartement, il n'a que le temps d'apercevoir un éclat d'étoffe rouge disparaître dans la cuisine. Il ne peut s'empêcher de sourire, surpris par le contraste avec sa dernière venue. La robe d'Alice est saisissante. Il en est d'autant plus mal à l'aise qu'il n'a de son côté pas fait d'effort vestimentaire particulier. Dans ce monde auquel il n'est toujours pas habitué, plein de couleurs et de vie, seule l'odeur des moules, familière, le rassure. Il parle marées, rochers et algues, elle prend des notes ; mais aucun des deux n'est concentré sur cette mise en scène. Alice le regarde, perdant le fil de ses explications. Elle lui sourit tout à coup, le fait taire d'un geste, et se lève avec la grâce savamment travaillée des femmes qui se savent belles. Elle revient, un appareil photo dans ses mains délicates ; « Vous permettez ? Vous êtes assorti au canapé ! ». Sans attendre de réponse, elle l'éblouit d'une multitude de flash, comme autant d'étoiles dans un tourbillon rouge. La gêne de Jonas disparaît peu à peu. Il s'empare à son tour de l'appareil photo et, avec une folle audace, tente de capturer la sensualité de la jeune femme.

Martin pose le bouquet de fleurs sur le palier pour fouiller dans son sac, à la recherche de ses clés. Il n'arrive pas à effacer son sourire. Quelle bonheur d'être rentré quelques jours plus tôt de son voyage ! Quelle surprise cela va être pour sa chère Alice ! Devoir partir si tôt après un mariage, cela est presque inhumain ! Il n'a cessé d'être torturé par l'idée qu'elle puisse lui en vouloir définitivement... Ah, voilà ces foutus clés. Le bruit si particulier de la porte qui s'ouvre est une chanson pour ses oreilles. Martin s'apprête à pousser un grand cri pour signaler sa présence ; il est arrêté net dans son élan.

Jonas voudrait que ce baiser ne s'arrête jamais.

Le bruit de la porte le fait à peine réagir.